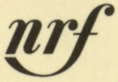
CHARLES VILDRAC

PAGES DE JOURNAL

1922-1966



GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1968.*

À Suzanne

AVANT-PROPOS

Combien de mes rêveries ont pour objet des souvenirs. Souvenirs d'instants, d'états, de petits faits et moments de ma vie qui émergent de la pénombre des années et qui n'ont presque jamais d'éclat ou d'importance.

En juxtaposant une foule de petits récits, de notations, avec la nécessité d'en indiquer le cadre, l'époque, les circonstances, je pourrais réaliser des mémoires anecdotiques beaucoup plus attachants sans doute que ce qu'on définit couramment : mémoires, c'est-à-dire le récit continu d'une existence.

Les mémoires, ce devrait être essentiellement tout ce qui s'est imposé le plus fidèlement à la mémoire et non ce qu'on s'efforce de lui arracher avec effort. Nul doute que ces mémoires fragmentaires révéleraient à leur auteur même, les éléments les plus authentiques de sa sensibilité.

Exemples : Je pleurniche et grelotte au pied de mon lit, un matin d'hiver, tandis qu'à la lueur d'une bougie, ma mère m'habille hâtivement pour l'école. J'ai six ans.

Une sortie de la caserne à Fontainebleau, un dimanche matin, en juin, avec Martel. Nous voulons aller en forêt, tout le jour, lire des vers. Comme la consigne défend que nous sortions avec le moindre paquet, nous avons fendu, dans son épaisseur, une boule de pain en deux et portons chaque moitié sur le ventre, sous notre capote.

Une fin d'après-midi à Valmondois. Je viens de travailler au Pèlerin *avec émotion. Je me tiens debout sur la marche, au seuil de la maison. Un air de flûte* (Orphée *de Glück*) *me parvient avec l'odeur des lilas. C'est Georges qui joue dans la maison voisine. Des larmes roulent sur mes joues...*

1922 – Janvier.

Ce ne sont pas les choses que je juge les plus importantes à noter qui figurent sur ce cahier, mais celles, qu'à de trop longs intervalles, il me prend la fantaisie ou le désir de fixer. Si j'avais plus de complaisance pour moi-même et mes pensées, si je m'appliquais comme tout bon littérateur à ne " rien laisser perdre ", je couvrirais bien une de ces pages par jour.

*

Qu'un être ait absolument besoin de nous, que nous ayons de quelque manière le sentiment que nous lui manquons, qu'il attend de nous un geste, des paroles ou une présence, et nous voici, dans la plupart des cas, obsédés, tourmentés. Le fardeau s'est imposé à nous, mais nous pouvons rarement ne pas l'adopter, même si nous le maudissons intérieurement ou le jugeons importun.

*

Pour faire de grandes choses, il faut une certaine insensibilité qui permette de se détacher des petites, de celles

qui vous accrochent à chaque pas. A moins d'en rencontrer une petite qui prenne soudain de la grandeur.

*

Quand on achète des gâteaux pour le dessert, ils sont de même prix et de même sorte, mais il y en a toujours un, plus petit que les autres, pour la bonne.

*

Je lis, de Gide dans la *N. R. F.* : " Je crois que les sentiments authentiques sont extrêmement rares et que l'immense majorité des êtres humains se contentent de sentiments de convention qu'ils s'imaginent réellement éprouver mais qu'ils adoptent sans songer un instant à mettre en doute leur authenticité. "

Le sentiment de la famille, en France, par exemple.

*

Une pièce : un acte. *Le Frère*[1]. Un intérieur mortellement provincial avec une mère et ses deux filles. Le soir, couture et conversation. Ambitions bornées, pauvres appétits de dames de province. On parle d'un frère de la dame qui a annoncé sa visite; un frère, cerveau brûlé, pas vu depuis vingt ans. Jugement par la vieille dame de son frère. Questions des filles.

Le frère arrive. Il vient revoir le toit familial avant de disparaître, mourir peut-être. Une heure de conversation entre le frère et la sœur, étrangers l'un à l'autre. Caractère

1. Qui sera *Le Pèlerin*.

de l'homme qui partira ayant scandalisé sa sœur, étonné ses nièces mais remet une lettre à la plus jeune. Il lui laisse une liasse de billets de banque et des paroles qu'on ne comprendra pas, si ce n'est, d'intuition vague, la jeune fille qui rêve un instant sur des conseils héroïques de vivre et qui semblent à sa mère des paroles de fou. On s'égaie de l'argent dont on règle l'emploi.

Non. Ça peut se passer le jour. Ces dames ont une course à faire après le bavardage de la première scène. On laisse la plus jeune à la maison, et l'oncle arrive. Une espèce de Verlaine. Une âme haute et ravagée. Scène entre lui et elle, dix-sept ans. Intimidée, puis compatissante et presque admirative au moment où sa mère et sa sœur aînée reviennent. Dispute entre la sœur et le frère. Sale querelle de famille. La sœur, genre Madame Lepic.

*

1922 – Février.

Pierre Mille (cité par Gide, *N. R. F.*) parlant des tendances en peinture dit que " l'intellectualisme s'y traduit par une tendance excessive à l'idéographie : l'artiste cherche à faire comprendre au lieu de faire sentir ". Cela me rappelle un mot d'André Lhote, tandis qu'il me montrait son envoi au Salon d'Automne :

— *On va leur montrer ce que c'est qu'un volume.*

Il s'agissait d'une toile où la loi des contrastes était observée avec une rigueur indiscrète, ainsi que les modulations du ton local sur un même plan. (Académisme cézannien.) — Le même André Lhote, à qui je parlais une fois du sentiment dans le paysage, feignant de ne pas comprendre me demande :

— Par exemple ?

— Par exemple Corot, répondis-je.

— Ah ! réplique André Lhote, Corot n'est pas un peintre, c'est un littérateur !

*

J'écris encore une préface pour un album de reproductions de Matisse. (Bernheim éditeur.)

*

Au dîner des copains, Segonzac raconte, " avec l'accent ", l'histoire de M. Simon, pâtissier, nougatier à Saint-Tropez, qui avait une villa à louer. Segonzac et Luc-Albert Moreau se présentent et trouvent M. Simon assis devant sa porte.

— Il paraît, monsieur, que vous avez une maison à louer ?

— Oui, mon ami. Mais vous avez devant vous un homme bien malheureux. Un homme qui a perdu sa femme, il y a quelques jours.

— Excusez-nous, monsieur Simon, de venir vous importuner dans une circonstance...

— Quand je dis qu'il y a quatre jours, c'est une façon de parler. En réalité, il y a quatre ans que j'ai perdu ma pauvre femme. Mais je l'aimais tant, que ça me fait comme s'il y avait quatre jours. Tenez, voici ma femme de ménage qui va vous montrer la campagne à louer.

(En route, Segonzac à la femme :) — Ce pauvre M. Simon a perdu sa femme !

— Eh oui. C'était une bien bonne personne. Elle est morte il y a quatre ou cinq ans.

— M. Simon aimait beaucoup sa femme; il semble avoir bien du chagrin.

— Euh ! Il lui faisait des misères. Elle était toujours debout à quatre heures du matin pour faire le ménage.

— Enfin, il la regrette.

— Oh, pas tellement. M. Simon, il a une maîtresse en ville. Même qu'il lui fait une pension : une pension de dix francs par mois.

Cette histoire, comme je la racontais plus tard à Manguin, devant sa femme de ménage à Saint-Tropez, celle-ci s'écrie :

— M. Simon ! Je l'ai connu ce pastissier; un fameux cavaleur ! Il m'a fait une paire de jumelles ! Même que *l'aînée* a aujourd'hui dix-huit ans !

*

Novembre.

Si la littérature ne rapportait pas aux auteurs, après qu'ils ont eu un premier succès de vente, il paraîtrait beaucoup moins de livres et n'écriraient que ceux qui ont quelque chose à dire, impérieusement.

Me comporter comme si je ne devais pas gagner un sou à écrire.

*

Les sots cultivés sont les pires, car leur culture devient une redoutable mise en valeur de leur sottise.

*

De Knut Hamsum : *Pan.* — Un beau livre. Mais comme dans *La Faim*, l'auteur triche un peu en forçant les cir-

constances, en multipliant trop les " ratés " du destin. Voilà un jeune homme qui est toujours épris de la jeune fille au moment où, précisément, celle-ci est indifférente et réciproquement. De même dans *La Faim*, dès que le héros a quelques sous, l'auteur se dépêche de les lui faire gaspiller souvent contre toute vraisemblance, de façon à pouvoir présenter, jusqu'à la gauche, le purotin et sa purée, ce qu'il fait excellemment d'ailleurs.

Le Passage de Sibilla Aleramo. — Lyrisme. — Un peu d'emphase et ce trop de complaisance pour soi-même qu'il y a dans beaucoup d'ouvrages de femmes, lesquelles ne savent le plus souvent que se raconter. — Mais de la grandeur ici et de la poésie. — Sibilla Aleramo, elle-même, charmante, et ce besoin d'admiration pour son œuvre, ce souci ingénu de réussite littéraire que l'on trouve aussi chez Neel Doff.

*

Novembre 23.

J'examine la possibilité de tirer une pièce du *Jardinier de Samos*, nouvelle de Lemontey. J'esquisse le scénario. J'ai envie d'essayer.

*

Un vieux monsieur, chez Mlle Germain, disait très justement: " La plaie de notre époque, ce sont les honnêtes gens. Avant la guerre, ils servaient de paravent à toutes sortes de malpropretés. S'il y avait une combinaison louche, politique et financière à mettre sur pied, on trouvait toujours un " honnête homme " pour lui faire tenir l'enseigne. Toute entreprise canaille trouvait son " honnête homme " de garantie. Aujourd'hui, c'est pire. Les

honnêtes gens ne servent plus de paravent, mais de plaque de pissotière. Quel singulier parti ils tirent ou laissent tirer de leur honnêteté. A quoi leur sert d'être honnête ? "

*

1923 – Février.

Voyage Montélimar-Avignon, à pied.

4 février, le buffet de Valence, à cinq heures et demie du matin.

Jeune bourgeoise ou boutiquière de village en conversation avec son mari. La mère écoute, essaie de placer un mot, pénible de servilité. C'est la mère de l'homme, sans doute. Les deux autres continuent de parler sans même la voir. Et elle se maintient, croit-elle, dans la conversation, opine, sourit, vaguement douloureuse.

Ça sent la pisse de chat. Aube souillée. La serviette du garçon est grise.

*

Mai.

Installation à la Naze. — Jardins envahis de boutons d'or. — Beau temps, la première semaine. Puis, froid et pluie. — Feu. — Lectures ! *Jérusalem en Dalecarlie*, et *En Terre Sainte* de Selma Lagerlöf. — Beaux Livres ! Une remarque : Le même motif sentimental revient constamment au cours des deux volumes : malentendus et réconciliations d'amants, amour brusquement provoqué par la découverte d'un discret sacrifice; assauts de générosité.

Une journée presque entièrement passée dans la *Correspondance* de Stendhal.

Terminé, dans sa première version, *Le Jardinier de Samos*.

*

Novembre.

Début du livre pour enfants : *L'Ile Rose*.

Voyage à Bruxelles avec Vlaminck pour son exposition à la Galerie Giroux. Nous allons voir Anvers. Mais Vlaminck, si " costaud " qu'il soit jusque dans ses attitudes, se sent mal à l'aise, dépaysé, ne montre aucune curiosité, n'aspire qu'à rentrer chez lui.

*

1924 – Janvier.

Voyage à Nice. — Séjour à Menton où beaucoup de vieux ménages anglais sont fixés dans les pensions. Il n'y en a pas moins dans le haut et beau cimetière. Tombes aussi de jeunes filles venues d'Angleterre soigner leur phtisie, au temps où l'on croyait que la mer et le Midi guérissaient les poitrinaires.

Lecture des tomes III et IV des *Thibault* de Martin du Gard. Excursions à Conte, à Lemens (aquarelle), à Cagnes et Saint-Paul. Rencontres d'heureux peintres installés dans ces divins pays.

*

Mai.

Installation à Valmondois. — Le 8, lecture du *Pèlerin* au Comité du Français. Réception. Achèvement du dernier chapitre de *L'Ile Rose*.

*

Décembre.

Commencement d'une pièce en un acte (*Poucette*).

Rencontré Pirandello chez Benjamin Crémieux. Vieil homme charmant. Il me confie qu'il a eu, incidemment, sous les yeux, à la Société Italienne des Auteurs, la traduction du *Paquebot Tenacity*, que joue la Compagnie Nicodemi, et que cette traduction est pleine de fautes. Il n'a pu se défendre d'en corriger quelques-unes; celle-ci entre autres : " Il y a des gens qui sont dans la vie comme des bouchons sur un fleuve. Un temps, ils iront rêver et se dandiner dans une anse ou entre les roseaux... " La traduction italienne donnait " rosiers " au lieu de " roseaux ".

*

1925 – Janvier.

Départ pour Barcelone où l'on va jouer, au théâtre catalan, en langue catalane, mes trois pièces : *Le Paquebot Tenacity*, *Michel Auclair* et *Le Pèlerin* dans les traductions de Carlos Soldevila.

A Barcelone, chaleureuse réception des poètes catalans. Visite impressionnante de l'Abbaye de Montserrat.

C'est un vieil acteur, une sorte de Sylvain local, qui interprète le rôle du *Pèlerin*. A la répétition à laquelle j'assiste, la veille du spectacle, ses démonstrations de tendresse pour sa nièce me paraissent excessives et je le lui dis.

Il me rassure : " Oh ! vous verrez ce que je ferai demain. " Hélas, le lendemain, il prend la nièce sur ses

genoux et la berce en débitant son rôle. Il a cru, la veille, que je lui reprochais de " n'en pas faire assez ".

*

Le théâtre catalan, qui est très fréquenté et joue chaque soir, est quotidiennement condamné à une amende par le gouvernement de Primo de Rivera parce qu'il lui est interdit de jouer en langue catalane.

*

Saint-Tropez – Mars.

Que c'est calme ici et que les pensées vibrent fort dans la solitude. J'ai l'impression souvent de parler tout haut en moi-même. Les idées s'exaltent à l'aise sans rien rencontrer qui les fasse dévier. J'ai travaillé, ce matin, deux heures avec un vrai plaisir. Il n'y a pas de plus grande joie que celle que procure l'impression de réussite dans le travail. Il ne s'agissait pourtant que de reprendre ce que j'ai fait hier soir, et de le récrire en l'amplifiant.

*

J'ai bavardé avec le petit contremaître blond M... Il m'a confié qu'il était antimilitariste et qu'il se voue à la propagande malthusienne. Il m'a fait cette déclaration ineffable : " Vous n'imaginez pas le nombre d'enfants de pauvres qui *me doivent* de n'être pas venus au monde. " J'aurais pu ajouter : Et ces ingrats ne s'acquitteront jamais de leur dette !

*

Mai.

Valmondois. — Pluie. — Reprise de ma pièce. — Ennui. — Visite de la maison de Daumier.

Je ne puis écrire qu'en croyant à ce que je fais, ce qui n'arrive que dans mes périodes claires. Le fond de ma nature est plutôt sombre, contre toute apparence. Çà et là, une petite bande de blanc lumineux. Je ne peux faire une œuvre que dans le blanc, avec le blanc. Rien à tirer du noir : atonie et négation. C'est pourquoi, sans doute, je produis peu. En période noire, j'ai la nausée du travail commencé; un manque absolu de confiance en lui. Toutes présences me sont pénibles. Je n'aspire qu'à m'évader de tout; c'était ainsi quand j'étais enfant. État de prostration désespérée, gorge serrée, estomac crispé. Ma mère me demandait ce que j'avais. Je ne savais répondre que " je m'ennuie ". Le caractère optimiste et fervent de ma poésie tient précisément à l'état de grâce et de délivrance qui soudain succède à la disgrâce. Tout ceci noté peut-être avec trop de rigueur parce que dans une période noire qui dure depuis presque un mois et rend si difficile le parachèvement de ma pièce.

*

Juin.

Achèvement enfin de ma pièce. — C'est-à-dire retouches. Contrastes plus soutenus. Légers développements, échappées çà et là, dans le domaine général. Pas de titre. Je note successivement : *Le Coeur incapable*, *Le Cœur*

CHARLES VILDRAC

Pages de journal

1922-1966

Charles Vildrac, poète, conteur, dramaturge, l'auteur du *Paquebot Tenacity*, note ses pensées, ses lectures, ses projets. Et souvent, il devient un témoin de son temps tout à fait précieux. En 1927, il participe à Moscou au trentième anniversaire du Théâtre d'Art, de Stanislavski. Il trinque avec Olga, la veuve de Tchékhov. Pasternak est considéré par tous comme un jeune dieu. « Dans la salle, très simplement mis et mêlé à la foule, Staline. »

Cet homme modeste, peu épris de gloire, se montre très courageux, à plusieurs reprises. Il va à Berlin en 1934 et demande à voir Thaelmann, le militant communiste accusé faussement d'avoir incendié le Reichstag. Il assiste à un procès et visite le camp d'Orianenbourg. Il intervient auprès des Soviétiques pour faire libérer Victor Serge. Avec Tristan Tzara et Ilya Ehrenbourg, il apporte du matériel de guerre à l'Espagne républicaine. Pendant l'Occupation, il passe la ligne de démarcation en fraude. Il est arrêté en 1943 et le récit de sa détention à Fresnes est saisissant.

68-XI A 27419 ISBN 2-07-027419-5

9 782070 274192